

**DM facultatif – résumé type Centrale**  
**À rendre le vendredi 13 mars 2026**

**Résumer en 200 mots ce texte. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.**

Les mauvaises nouvelles dont on nous bombarde chaque jour sur l'état de la planète nous incitent à prendre conscience d'une *instabilité nouvelle de la nature*. Mais comme nous ne parvenons pas à évaluer ces alarmes, ni véritablement à les prendre en compte, elles nous rendent fous de plusieurs façons. C'est alors que nous nous apercevons qu'il existe une autre instabilité, cette fois-ci, *dans la notion même de « nature »*. L'invocation du « monde naturel » qui devait stabiliser, pacifier, rassurer, accorder les esprits, semble avoir perdu cette capacité depuis la fausse querelle climatique – capacité qu'elle n'avait jamais véritablement possédée mais qui restait malgré tout comme un idéal, tant qu'on avait affaire à des questions sans importance planétaire. Cet état de dérégulation auquel il serait vain de vouloir échapper vient de ce que nous nous trouvons au milieu de ces deux instabilités. Tentons maintenant de descendre un peu plus loin *sous* la notion tellement équivoque de « nature », et donc *avant*, ou *en deçà* de ce couple de concepts que j'ai écrit sous la forme Nature/Culture.

Puisque la folie se diagnostique comme une altération du rapport au monde, est-il possible de dégager ce terme de « monde » de son association, il est vrai presque automatique, avec celui de « monde naturel » ? Il faudrait que nous puissions introduire une opposition, non plus cette fois entre nature et culture (puisque c'est la cause de leurs vibrations incessantes qui nous affolent tellement) mais entre Nature/Culture, d'un côté, et, de l'autre côté, un terme qui les inclurait toutes deux comme un cas particulier. Je propose d'appeler tout simplement *monde* ou « faire monde » ce concept plus ouvert en le définissant, de façon évidemment très spéculative, comme ce qui ouvre à la multiplicité des *existants* d'une part et, d'autre part, à la *multiplicité* qu'ils ont d'exister.

Attention, ne nous précipitons pas pour dire que nous connaissons déjà des existants et la manière dont ils se relient entre eux — en disant par exemple qu'il n'existe que deux formes et deux seulement : des relations causales et des relations symboliques ; ou en prétendant que tous les existants forment un Tout que l'on pourrait englober par la pensée. Cela reviendrait à les fourrer tous à nouveau dans le seul cadre de Nature/Culture que nous cherchons, justement, à tourner. Non, il faut que nous acceptions de rester ouverts à l'altérité vertigineuse des existants dont la liste n'est pas close et aux multiples manières qu'ils ont d'exister ou de se relier les uns aux autres sans les regrouper trop vite dans quelque ensemble que ce soit — et bien sûr pas dans la « nature ». C'est cette ouverture à l'altérité que William James proposait d'appeler le *plurivers*.

C'est seulement si nous nous plaçons à l'intérieur de ce monde que nous pourrions alors reconnaître comme un arrangement particulier le choix des existants et de leurs manières de se connecter que nous appelons Nature/Culture qui a servi longtemps à formater notre compréhension collective (du moins dans la tradition occidentale). L'écologie, on l'aura compris, n'est pas l'irruption de la nature dans l'espace public, mais *la fin de la « nature »* comme concept permettant de résumer nos rapports au monde et de les pacifier. Ce qui nous rend à juste titre malades, c'est de sentir venir la fin de cet Ancien Régime. Le concept de « nature » apparaît maintenant comme une version tronquée, simplifiée, exagérément moralisante, excessivement polémique, prématurément politique de l'altérité du monde à laquelle nous devons nous ouvrir pour ne pas devenir collectivement « fous » — disons *aliénés*. Pour le dire d'une formule trop rapide : aux Occidentaux et à ceux qui les ont imités, la

« nature » a rendu le monde inhabitable.

C'est pour cette raison que, dans tout ce qui suit, nous allons essayer de descendre de la « nature » vers la multiplicité du monde mais en évitant, bien sûr, de nous retrouver dans la seule diversité des cultures. Cette opération revient à rouvrir les deux questions canoniques : quels existants ont été *choisis* et quelles formes d'existence ont été *préférées* ?

Chaque fois que l'on répond à ces deux questions de façon un peu organisée on peut dire qu'il s'agit d'une *métaphysique*. C'est en effet le genre de questions que les philosophes ont l'habitude de poser. Mais dans la tradition occidentale plus récente, c'est plutôt vers les anthropologues que l'on se tourne quand on veut *comparer* des métaphysiques différentes qui ont toutes donné des réponses distinctes à la question du nombre et de la qualité des relations entre les existants. On pourrait utiliser aussi le terme de *cosmologies*, au pluriel, même si le terme n'importe pas plus que la limite exacte des disciplines pertinentes. Disons simplement qu'il s'agit d'un problème de *composition*. Ce qui compte, c'est que le terme de « monde » demeure assez ouvert, pour que ni la question de l'ensemble des existants ni celle des formes d'existence ne soient prématurément closes. Qu'on puisse donc proposer d'autres arrangements.

Si la notion de « nature » dans ses deux versions — droit naturel et lois de la nature — trouble tellement ceux qui cherchent à savoir s'ils en font partie ou non, c'est qu'elle hérite d'un grand nombre de décisions antécédentes. Or ces décisions, si l'on acceptait de commencer par la métaphysique de la « nature », on ne les discernerait pas. D'où l'intérêt de descendre plus bas, et d'aller chercher dans d'autres versions retraçant d'autres cosmologies, d'autres métaphysiques, la raison des choix particuliers qui ont conduit à l'actuelle mutation. Ce choix de méthode, je le sais bien, n'est pas facile : la tentation est toujours de revenir à l'idée d'un « monde naturel » pour se poser ensuite, par contraste, des questions morales, politiques ou managériales sur la façon de les traiter ; ou de rêver d'une approche plus subjective, plus « humaine », moins « réductrice » de cette même « nature » ; ou de confondre la pluralité des cultures avec le pluralisme du monde. Ici, je propose simplement d'*encadrer* la notion de Nature/Culture, oui, au sens propre, de la relativiser, en la plaçant au milieu d'autres versions avec lesquelles elle partage ou non, certains traits. Autrement dit, d'en faire une question de composition — dans tous les sens du terme.

L'intérêt de cette définition élargie du terme de « monde », c'est qu'on voit tout de suite que le concept de « nature » ne peut en aucun cas passer pour l'un de ses synonymes. Parler de « nature », d'« homme dans la nature », de « suivre » ou de « revenir » ou d'« obéir » ou d'« apprendre à connaître la nature », c'est *avoir déjà décidé d'une réponse* aux deux questions canoniques de l'ensemble des existants et du choix des formes d'existence qui les relie. Pour ne pas mélanger les deux, ni les prendre pour synonymes, mettons une majuscule à Nature pour rappeler qu'il s'agit d'une sorte de *nom propre*, d'une *figure cosmologique* au milieu de beaucoup d'autres, et à laquelle nous allons bientôt apprendre à préférer une autre figure, désignée par un autre nom propre, et qui prendra en charge, d'une tout autre façon, d'autres existants et d'autres façons de les relier en imposant d'autres obligations, d'autres morales et d'autres lois.

**Bruno Latour, *Face à Gaïa, huit conférences sur le nouveau régime climatique* (2015)**